

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 31

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

coursier formait une galerie qui régnait tout autour du navire et sur laquelle se tenaient les soldats et les matelots, sans jamais pouvoir se coucher, non plus que les galériens, quand la galère était armée.

Le vêtement des galériens, qu'ils dépouillaient pour ramer, à la réserve d'un petit jupon qui allait des reins jusqu'aux genoux, consistait en une chemise de grosse toile, en des bas ou chausses de grosse étoffe rouge (pas de souliers) ; en un bonnet de laine rouge qui couvrait seulement le crâne, rasé comme la figure ; en une casaque rouge descendant jusqu'aux genoux et une capote avec capuchon, qui tombait jusqu'aux talons et était la meilleure pièce de tout l'accoutrement.

Deux des cinq canons que chaque galère portait à l'avant, étaient toujours braqués sur les files de rameurs, en cas qu'ils voulussent se révolter.

La nourriture, des plus insuffisantes, se composait de pain noir et de haricots ou fèves cuits à l'eau. Un peu de vin, seulement dans les plus grandes fatigues. Les plus forts et les mieux constitués seuls résistaient. Les malades étaient jetés sous le pont, à fond de cale, dans un endroit obscur et sans air, de trois pieds de haut, où l'on ne pouvait se tenir que couché et où l'on n'entrait qu'en rampant. La puanteur y était horrible, la vermine redoutable, et les hommes y mouraient comme des mouches, selon l'expression du célèbre forçat Marteilhe. Le galérien était d'ailleurs extrêmement exposé : il ne combattrait pas, il ne faisait que ramer, mais on tirait de préférence sur lui, attendu qu'une galère dépourvue de rameurs était hors de combat.

Les missionnaires catholiques et les aumôniers se montrèrent tout particulièrement cruels et impitoyables envers les martyrs protestants. Durant plusieurs années, ils exigèrent, sous peine de la bastonnade, que les huguenots se missent à genoux pendant la messe qu'on disait le dimanche sur chaque galère, et ôtassent leur bonnet au moment de l'élévation de l'hostie. Les huguenots refusèrent, presque sans exception, et subirent l'affreux supplice, quelques-uns à trois ou quatre reprises et toujours sans céder.

Marteilhe décrit ainsi cette barbare exécution : « On fait dépouiller tout nu, de la ceinture en haut, le malheureux qui doit la recevoir ; on lui fait mettre le ventre sur le coursier de la galère, les jambes pendantes dans son banc et ses bras dans le banc de l'opposite. Deux forçats lui tiennent les jambes et deux autres les bras. Puis un robuste Turc frappe de toutes ses forces, avec une grosse corde, sur le dos du pauvre patient.

« Les vingt, trente ou quatre-vingt coups frappés, le *frater* de la galère frotte le dos de la victime avec du fort vinaigre et du sel, pour faire reprendre la sensibilité à ce pauvre corps et empêcher que la gangrène ne s'y mette. »

L'égalité par les chiffres.

Un congrès d'anarchistes vient de se réunir à Barcelone. Parmi les propositions excentriques qui y ont surgi, il faut citer celle qui tend à supprimer tous les noms de famille, « qui ne servent

qu'à établir des inégalités entre les citoyens », et leur remplacement par des numéros d'ordre ou plutôt de désordre. Nous serons donc numérotés, en France, dit la *Petite presse*, depuis 1 jusqu'à 36,000,000, ou à peu près.

Sera-ce bien l'égalité au sens strict du mot, et le citoyen 35,843,993 ne regardera-t-il pas du haut de sa grandeur, ou plutôt de sa longueur, le citoyen 1 ?

L'idée est évidemment aussi originale qu'inattendue, et son application ne peut qu'être féconde en cocasseries.

Lorsque tous les Français auront été gratifiés, par le hasard du tirage au sort, d'un numéro qui leur servira d'étiquette jusqu'à la fin de leurs jours, il est évident que Martin, devenu, par exemple, 21,530,827, ne sera plus humilié par un de La Rochefoucauld devenu lui-même, je suppose, 21,530,826.

La voilà donc enfin, la vraie égalité !

Les registres de l'état civil seront désormais tenus par des comptables sachant aligner les chiffres avec art.

On pourra lire dans les journaux, — d'ici à quelques années :

« L'auteur de l'assassinat de la rue Bergère vient enfin d'être arrêté. C'est un nommé 513,609... »

Ou encore, aux nouvelles théâtrales :

« Mme 841,522 remplira le rôle de 19,735, une de ses plus charmantes créations. »

Quant aux déclarations d'amour, à la scène comme à la ville, vous les entendez d'ici :

— Oui ma chère 32,993, c'est toi, toi seule que j'aime ! Et si tu épousais ce monsieur 444,762, que je hais ! ah ! j'en mourrais !

Autre scène probable :

Un bon bourgeois est fortement épris d'une jeune personne qui répond au nom suave de 1,325. La nuit, dans son sommeil, il répète à plusieurs reprises ce nom aimé, au grand étonnement de sa jalouse moitié qui le réveille brusquement :

— A quoi donc rêves-tu, Isidore ? tu répètes toujours : 1,325.

— Ne fais pas attention, bobonne... je rêvais du Crédit foncier... il est à 1,325.

N'est-il pas vrai qu'il y aura de quoi rire ?

Mais avez-vous pensé à la tête que fera un monsieur superstitieux, s'il se voit octroyer le numéro 13.

Il est probable, en tout cas, qu'on réservera les numéros pairs pour les hommes et les impairs pour le beau sexe.

Les zéros pourraient être attribués aux Auvergnats.

Voici une anecdote que nous livrons aux méditations de ces dames qui croient se faire belles en se coiffant de ces affreux chapeaux retroussés et surchargés de fleurs, de plumes, de noeuds de rubans, vrais monuments sous lesquels disparaissent les plus jolis visages et qui donnent à celles qui les portent un aspect à la vue duquel il est impossible de s'empêcher de rire.

Dans sa jeunesse, Crémieux faisait des vers, comme c'était la mode en son temps. Les premiers

furent publiés dans la *Revue politique* de 1813. Il était encore au lycée ; il avait diné un soir chez M. et Mme de Montalivet, dont il aimait beaucoup le fils, son camarade de classe. Après le repas, les deux jeunes gens restèrent seuls pendant que Mme de Montalivet s'habillait pour se rendre à une réception impériale.

Elle reparut au salon avant de partir. Elle portait une robe décolletée à l'empire — c'est tout dire — et un immense chapeau qui mettait dans l'ombre sa charmante figure. Elle crut remarquer que sa toilette étonnait l'ami de son fils ; elle l'interrogea à ce sujet sans qu'il osât répondre ; enfin, encouragé par une seconde demande de l'aimable femme, qui insistait pour connaître son opinion, Adolphe Crémieux répondit par ce couplet qu'il venait d'improviser sur l'air des Visitandines : *Ah ! daignez m'épargner le reste :*

Mesdames, vous avez en vous
Ce qui nous charme et nous attire ;
C'est un coup d'œil aimable et doux,
C'est un tendre et joli sourire.
Quittez ces chapeaux odieux
Qui vous cachent un front céleste,
Mesdames ; montrez un peu mieux
Votre petit nez, vos grands yeux...
Et ne montrez pas tant le reste !

Ce couplet eut un succès fou, malgré la critique qu'il renfermait, critique d'ailleurs assez piquante chez un censeur de dix-sept ans.

La trâblia, lo bourisquo et lo dordon.

I

Lâi avâi on iadzo on cosandâi qu'avâi po tot bin trâi valets et onna cabra. Ti lè matins ion dâi bouébo dévessâi menâ la tchiva sè repêtrè lo long dâi z'adzès et dâi bossons, pè lo cemetiro, pè la graviélâire, enfin pertot iô y'avâi 'na trotse d'herba à medzi pè lè coumons. Mâ la bougressa ne fasâi diéro què dè cabriolâ et dè bélottâ, et vo sédè que tsaquîe iadze que 'na tchivra bélè, le pai onna mooce, dè façon que quand le revègnâi pè l'hotô, le boeilâvè coumeint n'affamâie et lo tailleu sè pein-sâvè que sè vaureins dè valets lâi gravâvont dè sè garni la panse et lâo baillâ à ti trâi onna repassâie et lè fotte frou dè la mâison ein lâo deseint d'allâ gagnâ lâo viâ coumeint porriont et que se l'aviont lo malheu dè rabordâ pè l'hotô, gâ lo passecarreau !

Adon lo tailleu allâ li-mémo menâ sa cabra ein tsamp, mâ quand ve la viâ que menâvè ellia tsancra dè bite, sè peinsâ que l'avâi mau fè dè vouistâ sè bouébo et dè lè z'avâi met frou dè l'hotô, et furieux contré sa vermena dè cabra, sè met à lâi savounâ lo mor, à la razâ et à lâi tondrè la quiua po lâi férè vergogne devant lo mondô, après quiet lâi détatsè son lin, la soo dè l'éboiton, lâi administrè onna bouna dzibliaïe avoué 'na brantse d'épêna, et la tchivra décampè ein boeileint ein âide, qu'on ne l'a jamâ revussa.

Lo tailleu, tot solet dein sa cambuse, fe tot capotisâ ; l'arâi bin volliu poâi recriâ sè valets, mâ l'êtiont lavi et nion ne savâi iô l'aviont teri.

Lo pe villio dè clliâo valottets trovâ dè l'ovradzo

dein on pâys éstrandzi tsi on menusier. On lâi fe d'aboo mailli dâi riotûtes et férè dâi dzévalâs avoué lo bou qu'on ébrantsivè et ramassâ lè boutseliès et lè rebibès, mâ lo gaillâ étai suti et fut bintout on tot fin po maniyâ la varlopa et la gueliauma, et baillâ on bon ovrâi ; et quand vollie parti po férè son tor dè France, son maîtrè, qu'avâi étâ conteint dè li, lâi baillâ onna petita trâblia que n'avâi pas granta apparence s'on vâo, mâ qu'avâi onna vertu que lè trâblia d'ora ont perdu. Parait que y'a z'u on espèce d'Eve dè trâblia qu'a gâtâ lè z'affrèrs. Tantâ que la trâblia ein quiestion étai tota 'na fortuna, kâ quand on lâi desâi : « Trâblia ! bâille à medzi ! » tot per on coup, le sè couvressâi d'on manti, d'assiettes, dè fortsettès et dè coutès, atant que y'avâi dè dzeins que volliâvont rupâ, et tot on fin fricot sè trovâvè servi : ruti, bouli, dauba, attriaux, fédzo dè vé, piotons, tsassots, z'izelettès et ti lè fins bons dè per tsi Gibon, sein comptâ l'Yvorne, lo Lavaux, lo la Coûta, lo Gollion et autres fins partsets qu'on avâi à choix. Et cein que y'avâi dè plie coumoudo, c'est que à quin n'hâora que sâi et iô que sâi, on sè poivè goberdzi : ào maitain d'on bou, su la route, dézo on ceresi, ào bord dè la Meintua, su la deint dè Vaulion, ne tsaillessâi pas iô ; n'ia-vâi qu'à derè : « Trâblia ! bâille à medzi ! » et on étai servi illico. (La suita deçando que vint.)

MOUTON désarmant deux gendarmes.

Nouvelle par Jean ALESSON.

V

A la vue des uniformes variés des soldats de toutes armes qui s'agitaient devant le portail du gouverneur de Paris, l'esprit militaire de nos gendarmes effaça toute autre préoccupation. Ils disparurent sous la porte sans même dire au revoir à Mouton, lequel, puissamment soulagé, fit volte-face et se hâta de gagner le boulevard, cette asphalte chérie des boursiers, des acteurs, des chevaliers d'industrie, des basses prostituées, des oisifs, des niais et des voyageurs.

Paris venait d'être investi. La résistance s'organisait. Les proclamations se multipliaient. Les magasins de luxe offraient encore aux passants leur chère marchandise, mais les devantures étaient désertes. On s'arrachait les journaux, lesquels, d'heure en heure, publiaient une dépêche, presque toujours démentie, ou modifiée, si elle avait été rassurante. Il y avait dans l'air de l'espoir et de la consternation tout à la fois.

Les officiers de mobiles et les gardes nationaux formaient presque à eux seuls la foule.

Les cafés, bondés de consommateurs, déversaient leurs guéridons sur le trottoir. Car, phénomène inéluctable, plus les peuples sont troublés, plus ils ont soif : ce qui provoque des larmes de crocodile chez les limonadiers de toutes classes, fort perplexes en effet, puisqu'ils ne savent pas s'ils doivent s'affecteder de la guerre ou se réjouir devant leur recette centuplée.

Les gardes nationaux, eux, tout fraîchement équipés, plus fraîchement galonnés, étaient remplis de bon vouloir et de confiance, ils l'ont prouvé depuis à Buzenval, à Montretout et ailleurs. Mais, en attendant la lutte, ils fumaient avec fièvre, et recueillaient, non sans une vanité puérile, le salut militaire que se voyaient obligés de leur accorder les braves et vrais troupiers tout gris de